



CULTURE - JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI

Adel Abdessemed : « J'ai deux naissances, la première en Algérie, la seconde en France »

Par Vanessa Schneider

Publié le 13 février 2021 à 23h51, modifié le 15 février 2021 à 17h50

ENTRETIEN | **Je ne serais pas arrivé là si... Cette semaine, le plasticien raconte son enfance algérienne, sans accès aux livres ou aux images, et ses débuts d'artiste, entravés par le terrorisme islamiste.**

Artiste plasticien français internationalement reconnu, Adel Abdessemed, né en 1971 en Algérie, pratique le dessin, la vidéo, la sculpture – comme le *Coup de tête* de Zidane, en 2012 – et est l'auteur de plusieurs installations controversées.

Ses œuvres figurent dans de grands musées, dont le MoMA à New York, et Beaubourg à Paris, qui vient de faire l'acquisition de vingt-cinq de ses pièces pour sa collection permanente, ainsi que dans les fondations de François Pinault ou de Bernard Arnault.

Je ne serais pas arrivé là si...

Si je n'avais pas quitté l'Algérie en 1994, je serais sûrement mort. C'était une époque où l'on tuait tous ceux qui incarnaient l'espoir, la liberté, l'art. On assassinait les journalistes, les artistes, les chanteurs, les poètes, les écrivains. On se réveillait le matin et on apprenait que trois cents personnes avaient été décapitées par les terroristes islamistes, le Groupe islamiste armé (GIA) à l'époque, ce n'était plus possible de continuer.

Quel a été l'élément déclencheur de votre départ ?

L'assassinat par balles du directeur des Beaux-Arts d'Alger où j'étudiais, et de son fils de 22 ans. Cette école était magnifique, un grand bâtiment de l'époque coloniale doté de sculptures de Paul Belmondo.

Un jour, les islamistes sont venus habiller les statues pour couvrir leur nudité, cela a commencé comme ça. J'ai assisté aux derniers cours de nu. Nadia, une danseuse professionnelle, venait poser pour nous. Après, le nu a été interdit. L'intolérance est montée très vite. Un simple look pouvait vous mettre en danger. J'ai moi-même été tabassé violemment par les « barbus » qui m'ont laissé en sang. Je portais des bijoux berbères, les cheveux longs, je ressemblais à Mick Jagger, rien que pour cela on pouvait m'ôter la vie. J'étais officiellement menacé par le GIA. Plusieurs fois, mes toiles ont été éventrées par les terroristes islamistes. Je trouvais des mots à l'intérieur : « *La prochaine fois ce sera toi.* »

Monsieur Asselah, le directeur des Beaux-Arts, défendait la liberté, il s'opposait aux intégristes sur cette question du nu, il l'a payé de sa vie. Le 5 mars 1994, j'ai reçu un coup de fil d'un ami qui m'a dit : « *Ça y est, ils l'ont assassiné.* », je m'en souviens comme si c'était hier.

Comment avez-vous réagi ?

Quelques jours plus tard, avec d'autres étudiants et professeurs, nous avons organisé une grande manifestation autour de sa veuve, à Alger. Il y avait une foule énorme, Isabelle Adjani était présente, elle venait souvent aux manifestations de femmes.

J'avais dessiné les visages des victimes sur des pancartes que tenaient les épouses des artistes assassinés. Soudain, on s'est fait souffler par une bombe artisanale qui a explosé à deux mètres. C'était la terreur, l'horreur, un paysage de dévastation. Il y avait de la fumée, du sang partout, j'ai ramassé des mains et des pieds que j'ai ramenés à l'hôpital.

Après ce nouveau drame, je suis rentré dans une colère que je ne me connaissais pas. Je me suis dit : il faut partir. J'ai compris qu'une partie de mon pays voulait m'éliminer, ces gens-là qui avaient été des amis, des cousins parfois, qui étaient des gens bien, s'étaient soudain transformés en ennemis. On ne pouvait plus se parler, on ne faisait plus partie du même monde. C'était la fin d'un rêve, la fin de la différence.

Avant le terrorisme islamique, quelle enfance avez-vous eue ?

Je suis un Berbère des Aurès. Je suis né à Constantine dans une maison juive, ce sont des sœurs catholiques qui ont aidé ma mère, musulmane, à accoucher. Je suis né avec les trois religions monothéistes. J'ai grandi à Batna dans une famille pauvre, mais ce n'était pas triste car la pauvreté, comme je le dis toujours, sait unir les gens. Les hommes étaient dans la rue et les femmes dans les maisons. Mon père était policier depuis l'indépendance, après avoir fait la guerre d'Algérie. J'étais le troisième de cinq enfants. Ils sont tous restés en Algérie, je retourne les voir régulièrement.

Il n'y a jamais eu aucun artiste dans ma famille, mais tout petit déjà je dessinais sans avoir appris avec des stylos Bic et des bougies colorées que je faisais couler. La seule « professeure » que j'ai eue, c'était ma grand-mère. Elle était horriblement méchante, mais je l'admirais : elle tissait des tapis avec des laines de couleurs incroyables, des jaunes citron, des rouges incendiaires, des noirs impressionnants.

« C'est l'art qui m'a choisi, pas moi qui ai choisi l'art. C'est d'autant plus étonnant que chez moi il n'y avait rien, aucun livre, il y avait la télévision et le Coran, c'est tout »

A l'école déjà, on m'appelait « l'artiste », je fabriquais des jouets avec des canettes, des boîtes de conserve et des objets de récupération que je distribuais aux autres enfants, j'étais très utile ! J'ai toujours su que j'allais en faire mon métier, c'est l'art qui m'a choisi, pas moi qui ai choisi l'art. C'était d'autant plus étonnant que chez moi il n'y avait rien, aucun livre, il y avait

la télévision et le Coran, c'est tout. Je n'avais même pas accès aux images.

J'avais vu un tableau de Rembrandt dans un Larousse illustré chez une cousine, et cette représentation m'avait ébloui. Parfois, en ville j'apercevais des illustrations sur des magazines déchirés, abandonnés dans la rue.

A l'école, il n'y avait rien non plus. On étudiait tous sur le même manuel : « *Zina est à la cuisine, Omar est au souk* », c'est avec ça que j'ai appris à lire. Comme mes cousins ne voulaient pas me prêter leur dictionnaire, je me rendais souvent chez elles pour le feuilleter. Plus tard, je devais avoir 11 ans, je suis tombé sur une encyclopédie de Diderot très abîmée que quelqu'un vendait, sur le trottoir. Il y avait des gravures pour montrer comment on pouvait fabriquer un toit, des bijoux, ça m'a fasciné cet aspect de la technique, de la réalisation. Je me disais qu'avec cette encyclopédie on pouvait apprendre à tout faire en cas de fin du monde !

Quel élève étiez-vous ?

Très mauvais, je n'étais pas scolaire. J'avais de gros problèmes de dyslexie. Je confonds encore ma droite et ma gauche, j'ai souvent besoin de toucher mon cœur pour me repérer. J'ai compris plus tard que c'était lié au fait que mon père avait interdit à ma mère de parler le berbère à la maison.

C'était l'époque de l'arabisation forcée, ça a été d'une grande violence pour moi. C'est mon premier grand trauma. La plupart de mes copains parlaient berbère, c'était compliqué. Je me suis durement opposé à mon père sur ce sujet. Je passais déjà pour un mécréant au sein de ma propre famille. Mes parents étaient pratiquants, même s'ils ont toujours combattu l'intégrisme. Je n'ai jamais voulu aller à l'école coranique, je ne me suis jamais senti musulman, j'étais très déterminé. Je leur tenais tête. J'étais quelqu'un qui faisait des images, c'était péché, je choquais beaucoup de monde, certains me détestaient.

A 16 ans, j'ai passé le concours de l'Ecole régionale des beaux-arts de Batna, j'ai été reçu premier alors que les autres concurrents avaient parfois vingt ans de plus que moi. C'était l'école de la liberté pour moi. J'ai des souvenirs merveilleux de mes jeunes années, le soleil, la canicule, les copains, on marchait tous pieds nus, nous n'avions rien.

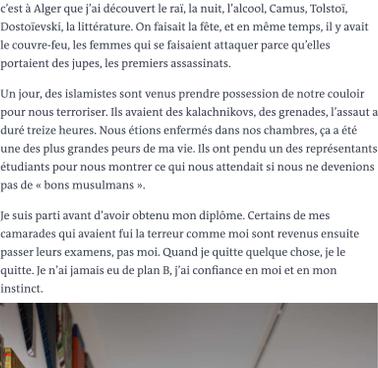
On fabriquait des pièges pour les oiseaux, on courait, on jouait, c'était magique, jusqu'à l'arrivée des islamistes. Ils ont commencé à investir certains quartiers, les universités, on apprenait que tel copain ou cousin partait au maquis, que tel autre était devenu émir ou était mort au combat. Le premier nu que j'ai dessiné, *Paradise* – que j'ai exposé à Beaubourg –, a été interdit par l'école, c'est la première censure de ma vie. Je l'ai alors accroché dans ma chambre. Quand un membre de ma famille entrerait et le voyait, il refermait immédiatement la porte avec un air horrifié. Ça les rendait fou, j'étais un pervers à leurs yeux.

Puis vous arrivez à Alger...

J'étais reçu à l'École supérieure des beaux-arts. Je me suis bien amusé, c'est à Alger que j'ai découvert le raï, la nuit, l'alcool, Camus, Tolstoï, Dostoïevski, la littérature. On faisait la fête, et en même temps, il y avait le couvre-feu, les femmes qui se faisaient attaquer parce qu'elles portaient des jupes, les premiers assassinats.

Un jour, des islamistes sont venus prendre possession de notre couloir pour nous terroriser. Ils avaient des kalachnikovs, des grenades, l'assaut a duré treize heures. Nous étions enfermés dans nos chambres, ça a été une des plus grandes peurs de ma vie. Ils ont pendu un des représentants étudiants pour nous montrer ce qui nous attendait si nous ne devenions pas de « bons musulmans ».

Je suis parti avant d'avoir obtenu mon diplôme. Certains de mes camarades qui avaient fui la terreur comme moi sont revenus ensuite passer leurs examens, pas moi. Quand je quitte quelque chose, je le quitte. Je n'ai jamais eu de plan B, j'ai confiance en moi et en mon instinct.



Le plasticien français, Adel Abdessemed, à la galerie Wilde, à Genève, le 2 septembre 2020. PHOTIE ALBERTI

Comment avez-vous rejoint la France ?

Grâce aux jésuites. Je rends hommage à Françoise et à Colette, qui m'ont enseigné le français à Batna, et n'ont cessé de se faire du souci pour moi. Ces bonnes sœurs étaient persuadées que j'allais être assassiné. Ma mère a convaincu mon père de me payer un billet d'avion, c'était l'époque où j'étais tellement menacé que je ne pouvais pas rester trois nuits de suite dans le même logement. Les sœurs se sont occupées de tout, du passeport, du visa, du transfert, de l'accueil à Lyon, de mon inscription aux Beaux-Arts de Lyon. Sans le réseau catholique, je n'aurais pas pu partir.

« L'Algérie, ce sont mes racines, et la France mes récoltes »

J'ai deux naissances, la première en Algérie, la seconde en France. L'Algérie, ce sont mes racines, la France ce sont mes récoltes. Ce que je préfère, ce sont mes récoltes. C'est en France que j'ai appris la vidéo, que j'ai développé mon art, que je suis sorti des sentiers traditionnels, que je me suis épanoui.

Et c'est là que j'ai rencontré ma femme, Julie, qui a complètement transformé ma vie. On s'est connus dans un bar qui s'appelait L'Antidote, je lui ai dit : « Tu bois un verre ? Tu es la femme de ma vie. » On ne s'est plus quittés. Nous sommes mariés depuis vingt-cinq ans, nous avons cinq enfants. Cette rencontre m'a sorti du désespoir, elle m'a guéri de mes insomnies, je ne dors jamais une demi-heure de suite à l'époque. Julie m'a apaisé, elle a cru en moi, m'a encouragé, m'a donné un cadre et une famille, ma créativité a pu exploser, j'avais l'impression de pouvoir tout faire.

Ensemble, nous sommes partis à New York, je me suis retrouvé là-bas au moment du 11-Septembre. Et j'étais à Paris en 2015, au moment des attentats du Bataclan. J'ai l'impression que l'islamisme me poursuit, ça ne s'arrêtera jamais. J'en fais encore des cauchemars, j'ai beaucoup de mal à en parler, mes filles n'ont découvert ce qui m'est arrivé que très récemment.

Vos débuts en tant qu'artiste ont-ils été faciles ?

Ça été compliqué comme pour tout le monde, quand nous vivions à Berlin notamment, après New York. J'étais un artiste fauché, on m'a proposé d'être dans une galerie en sortant de l'école et j'ai refusé. Pour être sur le marché, il faut avoir des muscles, se préparer, prendre du recul. Il m'a fallu du temps pour me sentir prêt.

J'ai commencé à avoir du succès dans les années 2000. J'ai enseigné au MIT à Boston, mes œuvres ont été exposées au Moma de New York, puis à Beaubourg.

Vous avez suscité la polémique avec des installations telles que la vidéo « Don't Trust Me » tournée dans un abattoir, ou « Printemps » montrant des poulets en souffrance. Elles ont été considérées comme faisant l'apologie de la souffrance animale...

C'était évidemment de fausses flammes et cette œuvre, que j'ai dû retirer, avait été justement conçue pour dénoncer la violence envers les animaux, mais je n'ai même pas pu faire entendre, la vague de protestation était lancée. Ce qui m'a affecté, c'est la lâcheté engendrée par les tribunaux que sont les réseaux sociaux.

Certains militants ont des méthodes terroristes. Qu'ils s'occupent de ce qui se passe dans les laboratoires cosmétiques ou dans l'agriculture au lieu de s'en prendre aux artistes. Mais les polémiques font partie de mon travail, il y en aura d'autres. Rien ne peut m'arrêter, je continue ce que j'ai à faire.

Vous vous définiriez comme un provocateur ?

Je ne suis pas un provocateur, j'aime aller contre la masse, la pensée unique, depuis toujours. La provocation, c'est éphémère, la résistance ça dure, il y a une différence fondamentale : j'ai voulu résister depuis que je suis enfant.

Partout dans le monde, la liberté d'expression régresse. On accuse même Marguerite Yourcenar (1903-1987) d'être misogyne ! On vit dans une époque où il est difficile de plaisanter et de parler sous peine d'être accusé de sexisme, d'homophobie, de racisme, etc.

L'écrivain autrichien Stefan Zweig a écrit, en 1942, peu avant sa mort : « *Le futur ne nous rendra jamais ce qui nous a autrefois rendus heureux* ». Il faut défendre les valeurs de la France, et notamment la laïcité, qui est la religion de la liberté. Il ne faut pas négocier avec les terroristes. Je sais de quoi je parle, je les connais.